

**Le gouffre mythique de la Pierre Saint-Martin, longtemps le plus profond du monde, fut révélé par les médias avec l'accident de Loubens en 1952. J'avais rendu visite à la PSM en 1965, à partir du tunnel EDF, pour préparer les expéditions de l'été. J'en avais fait la traversée en 1969, avant d'en faire l'exploration solitaire jusqu'à la salle de la Verna en 1971, puis la première exploration intégrale en 1978. Ci-après un article paru dans le Spelunca 1972, n°1, puis quelques échos de l'intégrale de 1978.**



**Pour des raisons de tempérament, par suite de circonstances spéciales, parmi les spéléologues se manifestent des tendances qui ne correspondent pas toujours aux principes défendus par les animateurs de la F.F.S. Il est utile de les faire connaître, pour informer nos lecteurs mais aussi pour susciter la discussion, celle-ci étant toujours susceptible d'éclairer ou de nuancer certaines idées. Les lecteurs sont invités à nous écrire pour exprimer leur accord ou leur désaccord que nous ferons connaître dans un prochain numéro.**

## RÉFLEXION SUR UNE SOLITAIRE AU GOUFFRE DE LA PIERRE SAINT-MARTIN

par Paul COURBON

Au cours de l'été 1971, je me suis livré à une exploration qui, je pense, ne m'a pas attiré de sympathies particulières de la part de certains spéléologues.

Les spéléologues, sportifs d'équipe par excellence, prônent au plus haut point cette chère équipe sans laquelle rien n'est possible tant sur le plan matériel et moral que sur celui de la sécurité. Ils ont certainement dans leur ensemble considéré avec incrédulité, scepticisme, l'exploration solitaire que j'ai faite au gouffre de la Pierre Saint-Martin.

Pourquoi des explorations solitaires et en particulier celle de la Pierre Saint-Martin, alors que j'aurais certainement trouvé des équipiers pour m'y accompagner. Je ne suis pas antisociable et je n'ai rien d'un ermite !

Il y a plusieurs raisons : en premier lieu, bien sûr, la vanité ! Vanité de se faire remarquer et de faire quelque chose sortant de l'ordinaire. Qu'on me pardonne de ne pas échapper à la règle commune.

Il y a aussi une part d'orgueil, mais ce même orgueil m'interdit d'en parler, c'est un cercle vicieux !

Et puis, il y a le plaisir que l'on peut trouver dans une solitaire. Je n'étais pas prédisposé aux solitaires, car seul, j'avais peur du noir et du vide. Mais mon métier m'y a amené peu à peu. En constants déplacements il m'était difficile de descendre sous terre, soit parce que je n'avais pas d'équipiers, soit parce que je trouvais des clubs ne pratiquant pas une spéléologie conforme à mes goûts.

Au cours d'un séjour de deux ans en Algérie, de 1963 à 1965, encore isolé, je construisais 240 mètres d'échelles et me lançais dans la spéléologie solitaire.

Je dois dire que quand je peux faire autrement et trouver une bonne équipe, je me passe aisément de la solitude. Cet été, cela faisait plus de deux ans que je ne m'étais pas livré à ce type d'exploration qui exige beaucoup sur le plan moral et physique. Mais, c'est justement cette rudesse qui en fait le sel. Il faut souvent se violenter, souffrir, se surpasser ; et bien qu'il y ait des instants peu agréables, la joie de la réussite récompense de toutes les peines.

J'avais déjà exploré le gouffre de la Pierre Saint-Martin, le 10 juillet 1969, en compagnie de trois camarades toulonnais, avec une corde de 150 mètres et un décrocheur P. Allain. La descente du puits Lépineux s'était faite, de palier en palier en récupérant notre corde à chaque reprise. Nous sommes sortis par le tunnel E.D.F. avec l'impression que ce puits n'était pas aussi terrible que sa réputation le laissait entendre : Seules quelques chutes de pierres mettaient un sel de danger à sa descente. Encore faut-il remarquer qu'un bon nettoyage préalable des paliers et les méthodes modernes d'exploration, avec descendeur et frein Dressler qui évitent les manœuvres de cordes génératrices de chutes de pierres, limitent quelque peu ce danger.

Par la suite, la lecture du livre de Queffelec « Au fond du gouffre », me heurta par ses exagérations et ses éclats. Cela me donna l'idée d'une démystification : je tenterai la solitaire de la Pierre Saint-Martin jusqu'à la salle de la Verna par le puits Lépineux. Cela, en employant cordes et échelles pour me mettre dans les conditions les plus difficiles d'exploration.

Voilà comment, travaillant non loin des Pyrénées, je me retrouvais à la Pierre Saint-Martin le samedi 7 Août 1971. J'avais avec moi 310 mètres d'échelles et autant de cordes. D'après les croquis EDF, je savais le puits Lépineux profond de 312 mètres. Mais je savais qu'au bas du puits, on frôlait un rocher d'une dizaine de mètres de haut. Mes agrès devaient donc me suffire. J'avais prévenu les journalistes pour faire un peu de bruit autour de cette première. Malheureusement elle échoua. Après un équipement laborieux, à la fin d'une palpitante et grisante descente au descendeur, alors que j'entrevois les chaos de la salle Lépineux, je butais sur le nœud terminal de ma corde. Elle était trop courte. Le sommet du fameux rocher que je comptais atteindre se trouvait cinq mètres sous moi. Mes échelles descendaient un peu plus bas, mais hélas pas assez pour que, même en me suspendant à bout de bras, je puisse toucher le sol.

Il serait difficile de décrire la déception mêlée d'incrédulité que j'éprouvais au bout de mon échelle. J'avais accompli le plus difficile : oser me lancer dans cette solitaire. Voilà que j'échouais tout près du but pour une raison idiote. Le train d'échelles qui arrivait au palier supérieur (- 213) et le train qui en partait pour aller au fond se che-

vauchaient d'un peu plus de deux mètres. Je pensais aussitôt remonter à ce palier pour attacher les deux trains l'un à l'autre et gagner ainsi une longueur suffisante. Pour mon malheur, il avait plu abondamment peu de temps avant et les 80 derniers mètres du puits, les plus spectaculaires, étaient très arrosés. Malgré ma combinaison étanche, j'étais trempé, mes bottes pleines de l'eau entrée par le cou ! Mon moral était peu brillant : je remontais.

Cette remontée fut des plus dures. Je me disais qu'il fallait être inconscient pour se lancer seul dans une telle expédition. Je n'avais pas fait assez attention aux différents surplombs ou becquets rocheux susceptibles d'accrocher le matériel. Les agrès n'étaient pas disposés aux meilleurs endroits et la remontée de tout mon attirail me posa bien des problèmes : sacs qui se coinçaient, redescente pour les décoincer, efforts exténuants à la poulie-frein. Bref, ce ne sont pas 310, mais 500 mètres qu'il me fallut gravir. Je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas abandonner mon matériel (1) au milieu du puits. Je retrouvai la surface quinze heures après l'avoir quittée. La remontée seule m'avait demandé près de dix heures d'efforts continus.

Si, en sortant du gouffre, il n'était plus question d'y remettre les pieds, 48 heures plus tard, vexé et furieux de mon échec, je décidais de recommencer et je revins le 25 septembre.

Ma méthode d'exploration du puits Lépineux était cette fois-ci au point. J'étais averti de toutes les embûches et passages délicats. Je mis 1 heure 45 pour descendre le puits, 4 heures 30 pour aller à la salle de la Verna et en revenir, 5 heures 45 pour remonter.

Cette fois-ci, pas de publicité, je me contentai de poser un témoin de mon passage dans la salle de la Verna.

L'échec de ma première exploration incombe à une faute de la topographie EDF, d'étourderie sans doute, de 10 mètres. Les vérifications que j'ai pu faire au cours de mes deux descentes, puis en mesurant consciencieusement mes agrès, donnent au puits Lépineux une profondeur de 320 mètres.

Certains esprits vont me reprocher de transformer leur spéléologie en une histoire de biceps. Pourtant, nous avons la chance de pratiquer l'activité la plus diverse qui soit. Chacun, en fonction de ses goûts et de ses options peut en prendre la part qui lui convient.

D'ailleurs, soyons modeste, je ne connais pas beaucoup de vrais spéléologues au sens exact du terme, c'est-à-dire assez musclés pour aller dans n'importe quelle cavité, également assez érudits pour étudier un problème scientifique. Par contre, je connais une multitude d'autres spéléologues :

(1) Au cours de la première exploration, le poids du matériel dépassait 90 kg : échelles et saches, 48 kg, cordes mouillées et saches 32 kg, couchage, vivres, carbure, « quincaillerie » variée, 11,5 kg.

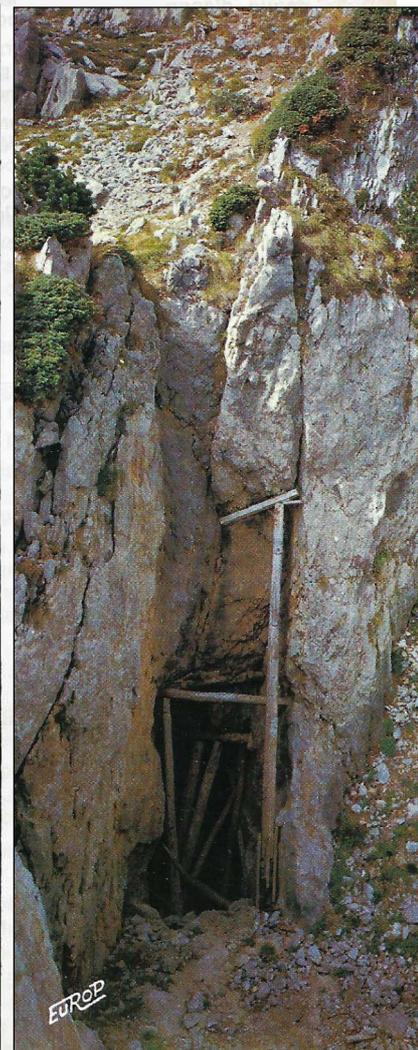
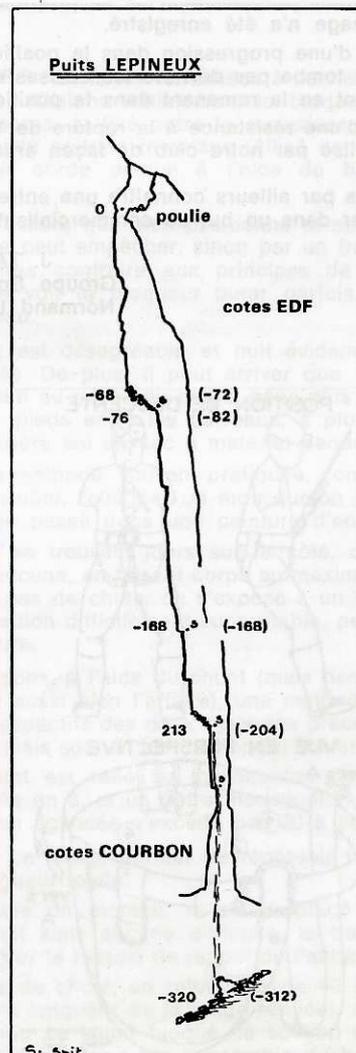
Pour la seconde exploration, le matériel était allégé de 10 kg sur ce poids (ni couchage, ni vivres, moins de carbure et de « quincaillerie », corde de 9 au lieu de 11).

des photographes qui accumulent de jolies images, des esthètes qui recherchent la belle cavité, d'autres dont le seul plaisir est de retrouver une ambiance, une équipe sympathique, d'autres attirés par cette aventure du noir et des ténèbres, des topographes qui font des plans ou des coupes pour savoir qu'une grotte mesure tant de mètres de long ou tant de mètres de profondeur (moi !).

Et puis, il y a des sportifs qui trouvent dans un cadre et une ambiance à leur convenance, le moyen de dépenser leur surplus d'énergie, des épreuves qui permettent à leur tempérament de lutteur de s'exprimer.

On trouve aussi, malheureusement, des spéléologues qui sans avoir des bases suffisantes, se targuent avec importance d'être des scientifiques...

Soyons réaliste, il existe de véritables spéléologues, heureusement. Ils permettent de compléter d'une manière profonde, les intérêts sportifs ou autres que l'on peut trouver à la spéléologie. Mais il y a une masse de « spéléistes » bien plus importante. Pourquoi ne pas vivre en harmonie. Pourquoi critiquer ceux qui puisent dans la spéléologie une part d'intérêt différente de la nôtre ? Ces critiques ne peuvent qu'indiquer intolérance, manque d'ouverture d'esprit ou complexes.



Le puits Lépineux tel qu'il apparaissait autrefois avant la couverture du puits d'entrée de 10m. Les cotes Courbon à gauche et les cotes EDF à droite qui m'ont fait prendre une échelle de moins.

## La première exploration intégrale 28—30 août 1978

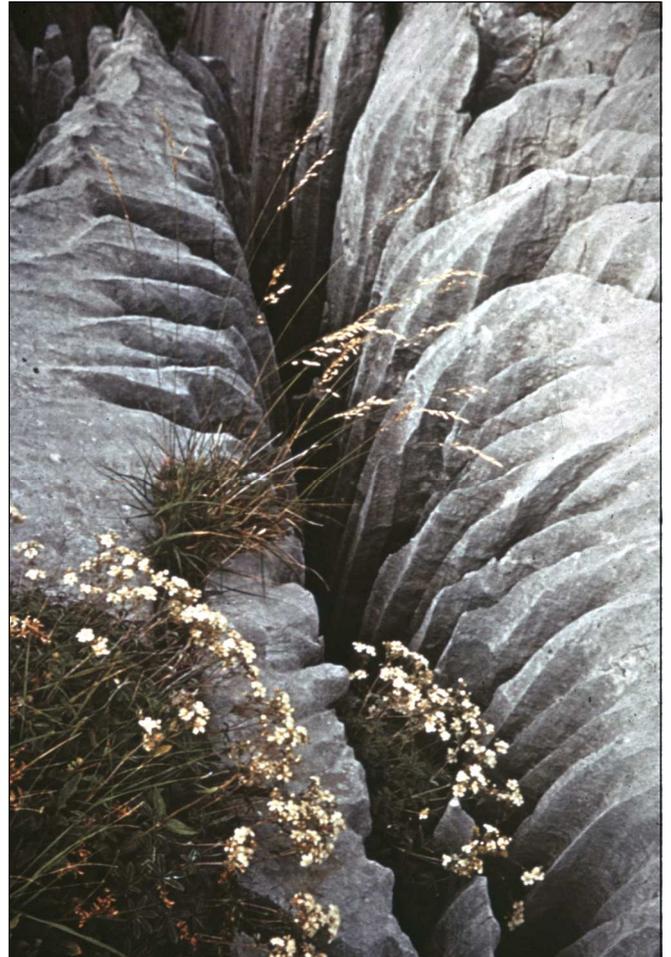
En 1966, le gouffre de la Pierre Saint-Martin était devenu le plus profond du monde (-1171), suite à la jonction avec des orifices supérieurs. En 1974, d'autres jonctions porteront cette profondeur à -1321 m. En 1979, le gouffre Jean Bernard, en Savoie, lui ravira le titre de plus profonde cavité mondiale avec -1358 m.

Cependant, le percement du tunnel EDF entre 1956 et 1960, destiné à capter la rivière souterraine à la salle de la Verna, permettait de ressortir 1000 m plus bas que l'orifice supérieur, sans avoir à remonter! L'exploration intégrale du gouffre, de l'orifice supérieur au point le plus bas, puis la remontée, n'avait jamais été faite. Le 30 juillet 1978, je faisais une première tentative avec 5 autres équipiers, mais d'abondantes pluies mettant la rivière en crue, nous étions obligés de remonter. Une nouvelle tentative, du 28 au 30 août, était couronnée de succès. Cette fois-ci, nous étions quatre : Roland Astier, Maurice Chiron (†), Frédéric Poggia et moi-même et il n'y eut aucun problème. Nous nous obligeons même à un bivouac supplémentaire pour ne pas ressortir en pleine nuit.

Mes explorations à la PSM sont décrites en détail dans *Chroniques souterraines*, au chapitre IX, Gouffre de la Pierre Saint-Martin.



La borne frontière qui a donné son nom au gouffre et les lapiaz qui creusent ce massif calcaire.



Les 360 m de puits initiaux qui précèdent l'arrivée sur le socle cristallin, à la descente (à gauche). Avant le tunnel du vent (en bas).

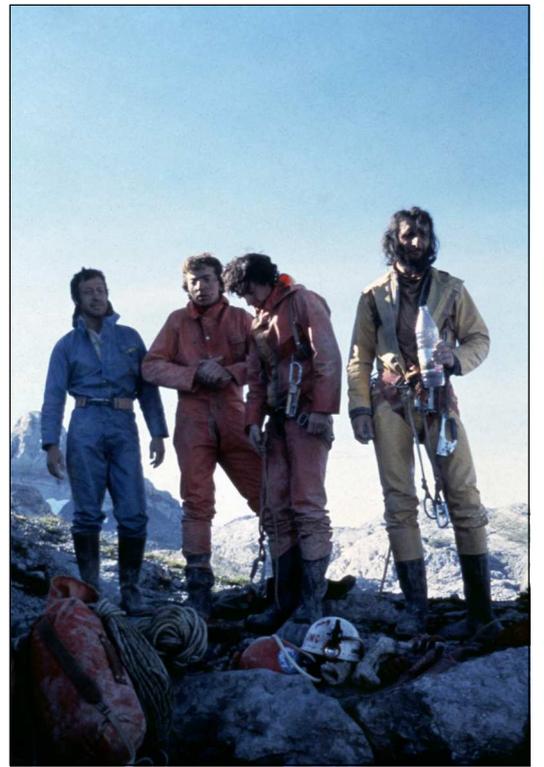




La magnifique photo prise par Pierre Brosset (†) dans les immensités conduisant à la Salle de la Verna (en haut).  
La remontée des derniers puits, lors de l'intégrale, avec 30 kg de matériel aux fesses!



Congratulations après notre succès : Maurice Chiron (†), Roland Astier, Paul Courbon, Frédéric Poggia.



Le dernier équipier vient de sortir du gouffre, une petite gorgée pour se reconstituer.

La gloire éphémère des grands titres après la première exploration intégrale de la Pierre Saint-Martin (-1.321 m), du 29 au 31 août 1978. Nous étions quatre: Roland Astier, Maurice Chiron, Frédéric Poggia et moi-même. Maurice Chiron est mort de maladie en février 2004.

# SUD-OUEST

Grand Quotidien Républicain Régional d'Informations



**Béarn et Soule**

RÉDACTION - ABONNEMENTS : 11, rue du Mal-Foch - PAU - Tél. 27.85.85  
 PUBLICITÉ : 6-8, rue Despourrins - Tél. 27.97.31. et 11, rue Maréchal-Joffre - Tél. 27.04.50

1,50 F

ESPAGNE  
40 pesetas  
MARI  
1,50 dirham

TIERCÉ

13-16-10

Ordre : 1 265,50 F

Désordre : 131,50 F

pour 5 francs

VENREDI

1<sup>er</sup>  
SEPTEMBRE

1978

Saint Gilles

Soleil ..... 7 h 33  
Coucher ..... 20 h 40  
N. L. .... le 2

SUD-OUEST

Abonnements

3 mois : 105,00 F  
6 mois : 210,00 F  
1 an : 420,00 F



(Photo « S.-O. »)

## LA PIERRE-SAINT-MARTIN

# Première mondiale

Ils ont réussi leur première mondiale ! Un Toulonnais et trois Dauphinois ont signé, hier, l'intégrale du gouffre de la Pierre-Saint-Martin, après un raid de soixante-cinq heures et trente-trois minutes entre lundi et jeudi.

Alors que les deux précédentes tentatives avaient avorté en raison d'obstacles atmosphériques (fonte des neiges et montée des eaux), celle des quatre spéléos a baigné dans l'huile. Leur aller-retour de vingt-cinq kilomètres pour une profondeur de -1 132 mètres, accompli « dans du beurre », représente en effet une belle victoire sur le « gruyère » puisque depuis longtemps le sous-sol de la

VAR-MATIN, journal de Toulon et du Var

Vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1978

## SPELEOLOGIE

La première intégrale de la Pierre St-Martin

# Le Toulonnais Paul Courbon et ses camarades ont réussi l'impossible exploit

Ils ont réussi. Ils ont accompli l'exploit. Après avoir parcouru vingt-trois kilomètres sous terre en quatre-vingt-neuf heures et trente-trois minutes, les quatre spéléologues qui tentaient la première traversée intégrale de la Pierre Saint-Martin, le gouffre le plus profond du monde, ont refait surface, hier, dans la matinée. Parmi eux, Paul Courbon, un jeune spéléologue toulonnais, qui, depuis des années, rêvait de cette expédition.

« Il n'y a pas eu de problème particulier ». C'est ce qu'a déclaré Frédéric Poggia, le premier spéléo remonté à la surface hier matin, peu avant 8 heures, à l'altitude de 2.043 mètres après le difficile raid à la Pierre Saint-Martin, dans les Pyrénées Atlantiques. Les trois autres équipiers, dont Paul Courbon, sont remontés à trente minutes d'intervalle.

### UN COUP DE POCKER

Il s'agit d'une première mondiale que ces quatre spéléos ont réalisée après deux précédents échecs, en février et en juillet derniers, échecs dus à une montée subite des eaux dans les galeries où circule la rivière souterraine au débit puissant.

Pour cette troisième tentative, couronnée de succès après des heures et des heures de difficultés, les quatre spéléos ont bénéficié de conditions météorologiques plus favorables. C'est ainsi que les orages annoncés n'ont pas éclaté.

« C'était un peu un coup de poker » a reconnu Paul Courbon en précisant que le seul handicap a finalement été le poids des sacs qu'il a fallu traîner d'un méandre à l'autre, dans la glaise, dans l'eau glacée, dans les puits dont certains sont arrosés.

## LA TRAVERSÉE INTÉGRALE DE LA PIERRE-SAINT-MARTIN

# “IL FALLAIT LE FAIRE !”

**ARETTE-LA-PIERRE-SAINT-MARTIN.** Il n'y a pas eu d'incident. Il n'y a pas eu d'orage et Paul Courbon, 42 ans (Toulon), Maurice Chiron, 35 ans (Grenoble), Frédéric Poggia, 21 ans (Grenoble), Roland Astier, 25 ans (Grenoble), ont signé, comme prévu, cette première spéléologique mondiale, après 90 heures de raid souterrain.

Hier matin, à 7 h 33, le premier spéléo à apparaître dans le soleil matinal fut Frédéric Poggia, au terme des derniers 300 mètres de puits successifs conduisant à la surface.

A tous ceux (épouses, amis et... journalistes) qui avaient attendu les quatre hommes toute la nuit, recroquevillés à 2000 mm d'altitude, dans des trous de rochers en claquant des dents, le premier sorti a expliqué les raisons du retard sur l'horaire initial fixé à 22 h mardi. « Au camp des anciens, nous avons décidé de faire un bivouac supplémentaire d'une dizaine d'heures. Nous savions à ce moment-là que nous avions

notre sortie pour qu'elle se fasse en plein jour, de façon à éviter une descente de nuit d'une heure sur la station d'Arrette. »

**DES CONDITIONS FAVORABLES**

Ils sont unanimes à reconnaître qu'il n'y a pas eu de problèmes majeurs, dès lors qu'ils n'ont eu à affronter aucun orage.

« Nous n'avons même pas eu besoin d'équiper de « grand canon », reconnaît Astier, alors que c'est là que la première expédition avait dû abandonner. »

Pour Maurice Chiron, la traversée du méandre Martine (qui donne accès au point le plus bas du réseau) et la localisation, au retour, de certains passages pourtant franchis facilement à l'aller, ont constitué les plus grosses difficultés : « c'est ainsi qu'à la suite Sasse, nous avons dû, faute d'être passé par le bon, inventer un autre passage. »

C'est Paul Courbon, le vétéran du groupe, qui a tiré la « philosophie » de cette expédition : « Il fallait le faire.

Pourquoi ? Et pourquoi fait-on de la montagne ou va-t-on sur la Laine ? C'était une course que nous avions envie de faire depuis plus d'un an. Il se trouve simplement que nous avons bénéficié de conditions météorologiques très favorables pour réussir les premiers. C'est tout. »

**UN EXPLOIT**

Ce sont donc quatre spéléos étrangers aux Pyrénées (même s'ils en sont des habitués fidèles, puisque c'est par exemple au Lépinois, en solitaire, que Paul Courbon fit la démonstration des techniques « Jumar et descendeur » qui ont réalisé cette première mondiale, en bénéficiant du soutien de l'A.R.S.P.F. (association qui coordonne toutes les activités spéléos autour de la Pierre-Saint-Martin).

Comme convenu, les quatre hommes ont d'ailleurs ramené à Ruben Gomez, qui fut le responsable des deux premières expéditions avortées, la plaque commémorative que celui-ci avait déposée, en février dernier, à - 1332 mètres, lors de

la première tentative, stoppée par l'eau alors que les trois-quarts du parcours étaient faits. Une manière directe de continuer la vélocité de leur exploit. Celui-ci, on s'en doute, ne fera pas l'unanimité et d'autres déploretront, vertueusement, la publicité faite autour de ce qu'ils ont qualifié de « course au record », au détriment du travail patient de prospection spéléologique.

Altitude de départ : 2043 m ; point le plus bas du réseau : - 1332 m (première profondeur mondiale) ; parcours souterrain : 24 km. Ces trois chiffres résument finalement ce que cette traversée intégrale dans le gouffre le plus profond du monde.

Qui est désormais, depuis hier, chose faite... P. G.

NOTRE PHOTO. — Le premier spéléo à sortir du trou : Frédéric POGGIA. Après 9 h 33 minutes d'un raid souterrain. (Photo P. GUILLET)